

Mme d'Arrièges

— Pardon, Monsieur... arriverons-nous bientôt à Dieppe ?...

Pour la troisième fois depuis que l'on avait quitté les côtes anglaises, la grande et mince vieille dame, enveloppée dans sa douillette prune, s'approchait du capitaine et lui répétait cette question.

Il se retourna, bourru et répondit :

— Je t'ai déjà dit, citoyenne, que cela dépend du vent et de la mer. Trois ! quand nous serons à douze, nous ferons une croix, puisque Napoléon les remet à la mode !...

Son interlocutrice ne se démonta pas pour cela. Elle fit une petite inclination de tête et retourna s'asseoir au pied du mât, où une autre passagère, plus jeune, s'était installée aussi.

Cette dernière semblait fort intriguée par l'aspect et les manières de la vieille dame, et l'observait à la dérobée sans avoir eu jusqu'à présent l'occasion de lui adresser la parole. Jugeant le moment propice, elle dit avec un gracieux sourire :

— Il vous tarde bien d'être rendue, Madame ?

Deux grands yeux noirs, fiers et pensifs, se tournèrent vers elle. Une telle flamme se dégageait d'eux, que la questionneuse en fut tout interdite.

— Oui, il me tarde, répondit une voix concentrée où frémissait l'impatience. Il me tarde d'être auprès de mon fils !...

Une larme ayant atténué l'éclat des yeux redoutables, la jeune femme en reprit un peu d'audace et continua la conversation.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?...

— Huit ans, répondit l'autre avec un profond soupir. Nous avons émigré en 1792 et vivions à Londres. Mais dès que Louis a atteint l'âge d'homme, il est rentré en France, pour entreprendre de faire rayer son nom de la liste des émigrés. Il l'a facilement obtenu et s'est occupé de moi, ce qui était plus compliqué... car, d'après les actes d'état civil, j'étais morte...

— Oh ! quelle singulière histoire !... fit la jeune femme, intéressée. Conte-la moi, Madame ?...

Elle se reprit vivement, et rougit de son étourderie.

— Pardon ! je suis peut-être indiscrete ?... Je me nomme Mabel de Wernones; j'ai épousé, voici deux ans, un Français, dont j'avais fait la connaissance pendant l'émigration : le comte de Salces; nous habitons Rouen. Je rentre d'Edimbourg, où je viens de passer un mois chez mes parents.

— Moi, répondit simplement la vieille dame, je suis la marquise d'Arrièges.

Mme de Salces fit un salut respectueux, après quoi son interlocutrice reprit :

— Mon histoire est triste et sanglante. Je veux bien vous la dire : elle sera vite racontée. Lorsque la Révolution éclata, mon mari résolut de servir l'armée vendéenne. Je décidai de le suivre : d'autres femmes me donnaient cet exemple. Nous confiâmes notre petit Louis à des amis sûrs qui habitaient La Rochelle, et rejoignîmes les Blancs.

La marquise s'arrêta, rêveuse, voyant peut-être surgir dans sa mémoire des visions de gloire.

— J'ai connu, reprit-elle plus bas, cette vie d'aventure et d'enivrant héroïsme; je pourrais vous narrer cent épisodes tragiques ou joyeux. Ce serait trop long : je préfère en arriver au jour où, chargé d'un pli pour le capitaine d'un brick anglais qui nous apportait des armes, le marquis d'Arrièges, que j'accompagnais, fut tué à la lisière d'un bois par une belle perdue.

Doucement, la main de Mabel chercha et serra celle de la marquise. Elle la trouva glacée, cette main décharnée, et elle frémit involontairement. Cependant, pas une larme n'avait coulé des grands yeux flamboyants de la vieille dame qui poursuivit aussitôt son récit :

— Bien que mon cœur se brisât de douleur, j'en modérai les transports, car un devoir suprême m'incombait. Mon déguisement de paysan me permettait de mener à bonne fin l'entreprise confiée à mon époux. Je m'emparai des papiers, et après une dernière prière, je m'éloignai sans détourner la tête.

Sur les joues de la jeune comtesse de Salces deux larmes de pitié coulaient.

— Il était dans les décrets de la Providence, poursuivit la sombre voyageuse, que l'entreprise échouât. Vers la fin du jour, je tombai aux mains d'un parti de Bleus. Fouillée, on trouva le pli adressé à un Anglais. J'étais ainsi convaincue d'intelligences avec l'ennemi et l'on me condamna à mort. Du moment qu'il s'agissait de mourir, je ne voulais plus être anonyme ; je revendiquai mon nom et mon titre, et toute l'armée sut que la marquise d'Arrièges serait fusillée cette nuit. On m'enferma dans l'église qui servait de prison. Deux paysans s'y trouvaient déjà, chouans aux farouches visages, voués, comme moi sans doute, à la mort. Je m'agenouilai près de l'autel, et le crépuscule tomba peu à peu. Par trois fois la porte s'ouvrit ; par trois fois on jeta parmi nous de nouveaux captifs ramassés par des perquisitions dans les villages environnants. Il y eut des ecclésiastiques, des adolescents, des vieillards parmi les nouvelles victimes, et une femme... une seule femme.

— O mon Dieu !... soupira Mabel.

— C'était une pauvre créature qui ne voulait pas mourir et qu'une sorte de folie poussait à raconter tout haut son histoire, incessamment, avec des soupirs et des larmes, prenant à témoin de son désespoir toutes les désolations muettes qui l'entouraient. Accroupie en face de moi, elle